

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 46 (1966-1967)
Heft: 3

Rubrik: Umschau

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PETIT MONDE DES LETTRES

Lettre de Suisse romande

Jacques Chenevière a quatre-vingts ans. Il ne s'en vante pas et la discrétion a marqué cet anniversaire. Sa nature, du reste, répugne à toute exhibition. Sa voix est contenue, comme son style, comme ses analyses. Sa nature toute de finesse, de nuances et peut-être de scrupules n'est point de celles qui affectionnent les démonstrations publiques. Sans doute, les journaux genevois lui ont-ils offert le bouquet d'hommages qu'il mérite. Ils n'ont pas fait sonner les trompettes qui saluent les grands événements. Il ne l'eût point souhaité car toute sa carrière aura été comme feutrée. La qualité même de son œuvre échappe aux discussions bruyantes. Elle ne saurait supporter les tumultes de notre temps.

Le poète des *Beaux Jours*, de *La Chambre et le Jardin*, qui parurent avant la guerre de 14, et chez Lemerre, chantait de tendres bonheurs, des attentes exquises et l'âme des roses. Ce même homme peut-il se reconnaître sur notre planète de fer? Qu'a-t-il de commun avec la littérature débridée d'aujourd'hui? Intimiste, tendre et mélancolique, il offrait à ses lecteurs des fleurs de fine culture, des rêveries symbolistes aux charmes évanescents. C'est qu'il est né à Paris, dans un milieu sensible aux élégances de la pensée et de la forme, de mère française, si le père était bien genevois. Rien en lui du campagnard aux souliers terreux et si jamais la littérature romande eut besoin d'un anti-Ramuz, le voici.

Vers la fin de la guerre, c'est encore à Paris qu'il publie *Ile déserte*, traduit en plusieurs langues et qui révèle un prosateur subtil, attentif à toutes les inflexions du langage. La voie est trouvée d'une œuvre romanesque toute en gammes intérieures, entrant avec finesse dans les replis des cœurs indécis. Grasset publie en 1922 *Jouvence ou la Chimère*. Chenevière prend place au rang des écrivains

qui comptent, dans la famille spirituelle d'un Valéry-Larbaud; les romans, les nouvelles se suivent, toujours distingués, toujours accordés à cette nature délicate et sensible. Puis ce fut la guerre.

Est-ce le drame mondial, est-ce un effet de la cinquantaine? Chenevière publie, en 1943, *Les Captives*, roman admirable de forme et de fond, solide construction psychologique en même temps que plénitude d'un rythme romanesque qui pouvait sembler, jusqu'ici, parfois, un peu mondain. Un homme de grand talent se dépassait lui-même, entrait dans le vif des tragédies déchirantes. Hélas! Le monde était peu attentif, en 1943, à une réussite littéraire. Ce livre, malgré l'accueil qui lui fut fait chez nous, n'a pas eu toute sa chance hors de Suisse.

Et l'après-guerre vint avec tant de témoignages bouleversants sur les horreurs de cinq années que la génération qui touchait à la soixantaine se sentit tout à coup rejetée dans le passé. A l'heure des moissons les plus élaborées, ces artistes n'étaient plus de saison. Jacques Chenevière a dû sentir ce décalage qu'un temps brutal lui imposait. Au service de la Croix-Rouge pendant tant d'années, il avait pu mesurer les bouleversements du monde et il sut renoncer sans gémir. Paris appartenait désormais à une génération impatiente, tumultueuse, qui bousculait toutes les valeurs reçues, adorait des idoles souvent très insolites. *Le Bouquet de la Mariée*, en 1955, fut comme un adieu au roman, à l'écriture.

Que cette sensibilité délicate ait souffert de sentir qu'un fossé se creusait entre sa génération et la bruyante horde de nouveaux-venus dont les critères artistiques nous échappent si souvent, la chose est bien certaine. Mais son œuvre est là qui témoigne d'un extrême souci de style, de tenue, d'élégance, et nos lettres ne sauraient, à la longue,

s'abandonner au tapage. On reviendra à cette mélodie très pure qui ne réclame pour elle que l'attention du cœur et de l'esprit, qui ne prétend à aucun message politique, social, religieux, mais satisfait aux exigences de l'esthétique avec une constante sécurité. Déjà, il y a peut-être un retour vers des formes littéraires dont le classicisme s'impose. L'œuvre de Jacques Chenevière retrouvera ses beaux jours.

*

Il est assez curieux de voir paraître, à quelques mois d'intervalle, à la fois une réédition d'*Oberman* préfacée par Georges Borgeaud et un ouvrage fort important sur Senancour signé par Marcel Raymond.

Ainsi, ce romantique que le grand public ignore, que les spécialistes tiennent en haute estime trouverait surtout des «correspondances» dans la sensibilité romande. Cet homme qui se complaît dans la rumination intérieure définirait-il une tendance particulière de notre génie? On pourrait le croire plus Suisse que Français.

C'est pourtant bien un universitaire français, André Monglond, professeur à Grenoble, qui nous avait initié à l'œuvre de cet écrivain confidentiel dont s'étaient nourris quelques romantiques de stricte observance, entre 1820 et 1840. *Oberman* aura même été l'un des bréviaires des jeunes gens épris de rêveries et de confidences, au temps de la Restauration. Sans appartenir à l'école dont Hugo est le pontife, Senancour a beaucoup écrit sur un mouvement dont il fut l'un des inspirateurs. Il appartient à la génération de Chateaubriand et de M^{me} de Staël et son chef-d'œuvre parut en 1804. Il serait dès lors juste de lui accorder la gloire d'une paternité à l'égard du renouveau littéraire français qui se manifeste au début du XIX^e siècle. L'auteur de *René* lui aura soufflé une part de l'honneur qui devrait lui revenir.

C'est en 1789 que Senancour découvrit la Suisse. Il avait dix-neuf ans. Il erra dans notre pays pendant plus d'une dizaine d'années. Les auteurs qui s'occupent d'alpinisme n'ignorent pas le récit qu'il fit d'une tentative d'ascension des Dents du Midi, mais la pre-

mière lettre d'*Oberman* — qui est un roman tout entier composé de lettres — est datée de Genève, la deuxième, de Lausanne, après quoi nous allons de Cully à Yverdon, d'Yverdon à Neuchâtel avant d'arriver en Valais, à Saint-Maurice, et c'est de Saint-Maurice, le 3 septembre, qu'il relate ses aventures alpestres. Cette Lettre VII mérite d'être connue de tous les amis de la montagne, comme la Lettre XXIII de la *Nouvelle Héloïse*, si souvent citée. On sait aussi qu'il monta au Saint-Bernard mais dut battre en retraite. En 1790, il épousa une jeune fille de Fribourg, Marie-Françoise Daguet. Il en aura une fille, Agathe, et des fils. Mariage du reste malheureux. La mort de la compagne infidèle, en 1806, mit fin à une expérience pénible.

Si Georges Borgeaud ne consacre qu'une assez brève préface à cette réédition d'*Oberman*¹, Marcel Raymond pousse aussi loin qu'il est possible un portrait intérieur d'une rare pénétration. On connaît la finesse d'esprit d'un analyste exemplaire du cœur humain, connaisseur remarquable aussi de Rousseau. Ce qu'il révèle de l'expérience psychologique de Senancour est proprement extraordinaire. Les lecteurs du roman pouvaient-ils seulement supposer jusqu'ici tout ce qu'il contient de richesses humaines et d'art? Mais ce n'est pas cette œuvre seule qui est étudiée; tous les écrits du poète-philosophe sont pesés avec un soin extrême. Et finalement, c'est bien notre connaissance de l'âme humaine qui se trouve enrichie par cette lecture².

La connaissance surtout de l'homme de solitude, du romantique dressé contre la société, le progrès, le mal social. Dans ce sens, ce livre pourrait être un avertissement. L'homme d'aujourd'hui n'est-il pas terriblement menacé, plus menacé qu'il ne le fut jamais? Il me semble que c'est à notre destin que pense Marcel Raymond quand il nous communique les mises en garde de Senancour. Cependant, ce n'est pas un message de désespoir que nous laisse l'auteur des *Méditations*; celui qui appelle dans l'esprit de l'essayiste genevois le souvenir de Pascal écrit, en effet, après avoir pesé tous ses doutes: «J'attends, inquiet et fatigué, mais debout sur l'imposant assemblage de ce qu'on

voit mourir, sur les ruines productives de ce qui s'écroule et s'élèvera de nouveau. Toujours l'abîme paraît ouvert; mais la sagesse, toujours puissante, l'est aussi dans l'abîme.»

*

Un petit livre qui a suscité bien des controverses dans le pays dont il évoque les habitants, c'est le *Portrait des Valaisans, en légende et en vérité*³ du poète Maurice Chappaz.

Chappaz est Valaisan, et de vieille souche. Né à Martigny il y a tout juste cinquante ans, il est à la fois d'origine citadine et paysanne. Par son père, avocat, il a pu connaître, dès son jeune âge, les goûts d'un peuple procédurier. Ce n'est pas en vain que l'on prétend dans les villages que certains de nos compatriotes sont nés avec le code sous le bras. Que de drames passionnants dans les dossiers paternels! Quelle source heureuse pour un portraitiste! Mais, du côté maternel, ce portraitiste d'aujourd'hui héritait un trésor de connaissances populaires, d'histoires tantôt dramatiques, tantôt drôles dont il allait faire large provision.

Son expérience personnelle, cet observateur attentif de nos mœurs, de nos qualités et de nos travers allait la conduire avec patience, d'un village à l'autre, d'un café au café voisin, et sur les chantiers et les places publiques. Toujours en route sur les petits chemins, musant, quêtant, notant, partageant la vie des humbles, il dressa l'inventaire de nos tics, de nos vices, de nos défauts, de nos qualités, de nos vertus. Rien ne lui échappe, ni les gestes, ni l'emphase, ni l'humilité, ni la finesse finaude, ni la préciosité, ni la violence, ni la dureté, ni la passion d'un peuple souvent déconcertant. Il s'amuse, il médite sur le sens de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, il interprète, il explique, il établit de subtiles correspondances entre les attitudes des uns et des autres. Rien ne le rebute, rien ne l'étonne: il enregistre; il est le témoin impassible d'une geste paysanne aux prolongements souvent imprévus. Jamais il ne cherche à moraliser, à embellir, à donner une image plus grande que nature. Pas d'attendrissement folkloriques; pas de parti-pris sentimental. A l'heure où le Valais change

de visage, il convient seulement de noter ce qui est, dans l'indépendance et l'esprit de vérité.

Et le résultat n'est, certes, pas toujours flatteur. Rousseau, dans la Lettre XXIII de *La Nouvelle Héloïse* que nous citons tout à l'heure, présentait les Valaisans comme des primitifs aux mœurs simples et pures, des êtres dépourvus de malice, charitables, hospitaliers et bons. Il avait besoin de cette démonstration pour étayer ses thèses sur les méfaits de la vie sociale. Ici, vivant dans la solitude, épargné par la société, l'homme ne pouvait être que vertueux et bon. Cette image s'est répandue dans l'Europe entière. Heureux Valais, porté aux nues par la voix du génie!

Chappaz ne s'en laisse pas conter. Sous la surface, il voit le cheminement des ruses, des ambitions, des jalousies, des luxures. On se doute bien que beaucoup de Valaisans réagissent avec fermeté. Si longtemps habitués à la flatterie, ils n'ont pas beaucoup apprécié cette rude franchise. Mais Chappaz peut leur répondre qu'il a mis pareillement en valeur le côté lumineux d'un caractère qui sait être noble, fidèle, ardent au travail, et vif. Et c'est déjà important d'avoir du caractère dans un monde où tout s'égale jusqu'à l'uniformité du galet. Certaines pages de ce portrait sont d'une qualité poétique indéniable, justes et belles, écrites dans le ton de l'hommage filial. La critique elle-même donne son poids à la louange.

Ceux qui connaissent bien le Valais pour y vivre, qui ne se font pas d'illusion sur la vérité des profondeurs savent bien que l'observation de Chappaz est rigoureuse, que ses histoires sont vraies, que ses profils ont la netteté d'un trait incontestable. Et l'excellent artiste qu'est le peintre Albert Chavaz, Valaisan d'adoption depuis trente ans, ajoute ses croquis aux chapitres du poète, lui aussi séduit, amusé, conquis par le non-conformisme d'un peuple qui ne se laisse pas absorber par ses tâches quotidiennes mais assume, bien ou mal, ses passions, ses humeurs, ses colères, sa pitié, ses révoltes. Non, ce n'est pas un Valais pour touristes, pour voyageurs du dimanche. On gratte ici profond dans la chair, dans la mémoire, dans la rigueur des

comportements les plus insolites. Et c'est cela qui aura plu: la sincérité qui refuse des limites.

Déjà, on avait aimé *le Valais au gosier de grive* du même auteur. Mais le poème lyrique empêchait l'utilisation du détail, le récit et l'anecdote. Ils s'entrelacent ici pour compo-

ser un portrait savoureux, pittoresque, irréfutable.

Maurice Zermatten

¹Bibliothèque 10/18. ²Marcel Raymond: Senancour, José Corti, Paris. ³Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne.

Eine neue Brentano-Ausgabe

Das Freie Deutsche Hochstift, 6 Frankfurt am Main, Großer Hirschgraben 23—25, bereitet eine historisch-kritische Ausgabe sämtlicher Werke und Briefe Clemens Brentanos vor, für die alle vorhandenen Handschriften des Dichters herangezogen werden sollen. Eigentümer von Werk- und Briefmanuskripten Brentanos werden daher gebeten, eine kurze Nachricht über ihren Besitz an die angegebene Adresse zu senden. Ebenso sind Hinweise auf Briefe an Clemens Brentano, sonstige Lebenszeugnisse des Dichters, seiner Verwandten und Freunde, Nachrichten über vernichtete oder verschollene Handschriften und Hinweise auf Handschriften im Besitz anderer öffentlicher und vor allem privater Sammlungen sehr erwünscht.